

Réflexion sur les ruisseaux

Considérez tout d'abord que la promenade de la Fuvaz, aux Charbonnières, est l'une des plus intéressantes et des plus romantiques que l'on puisse faire dans le coin. On quitte le village à sa sortie direction Mouthe et l'on affronte les prairies en pente par un chemin de desserte aujourd'hui goudronné. Arrivé en son haut, au niveau des Grands Billards, vous avez un banc de la Société de développement du village pour vous y reposer si vous avez le cœur en chamade après cette petite grimpe. De là vous pourrez contempler notre hameau. Vu d'ici, c'est son arrière qui s'offre à vous et il ne casse pas des briques, c'est certain. Mais considérez plutôt le site dans son ensemble, avec le lac Brenet à votre gauche, et la Dent de Vaulion qui le surmonte. C'est superbe. C'est même à peu de distance de cet endroit qu'autrefois Cécile Cellier, future femme de Ramuz, avait posé son chevalet pour croquer notre petite agglomération dans une huile sensationnelle, pleine de couleurs et de formes tout à fait originales et convaincantes. Un chef-d'œuvre.

Notre chemin de la Fuvaz, là vous le montez, avait la particularité d'avoir à sa droite un joli ruisseau prenant naissance sur le Replatet, zone particulièrement mouillante et dont les eaux étaient drainées au fond d'un fossé modeste et parfaitement innocent.

Vingt Dieux ! Il y a quelque vingt ou trente ans, la commune, on ne sait prise de quelle frénésie, elle le met sous terre. Vingt Dieux, mais qu'avaient-ils donc dans la tête à ce moment-là, eux tous de cette antique municipalité, pour s'acharner ainsi contre la nature, alors même que des ruisseaux, dans la région, il n'en restait même pas la moitié des doigts d'une seule main ? Juste trouvait-on encore celui des Cruilles, prenant naissance pas loin des Vyffourches, et celui du Chenillon, dont la source est droit en dessous du cimetière. Rien de plus, le reste mis en tuyaux depuis belle lurette.

Un ruisseau si discret dont la présence pourtant était pleine de charme. Il y avait là des populages à profusion, on pouvait entendre le bruit de l'eau quand la saison avait été particulièrement arrosée, bref, c'était un enchantement, et l'un des charmes majeurs de cette promenade.

On se pose la question. Là-bas, dans leur bureau de la municipalité, qu'est-ce qui avait pu se passer en leur tête pour qu'ils prennent une telle décision ? Que l'on ait mis en tuyaux quand les améliorations foncières étaient une nécessité, on le comprend. Mais que des décennies après, alors que toutes les zones mouillantes avaient été asséchées, et que l'on ne voyait presque plus trace d'eau nulle part, comment l'expliquer ? Une seule réponse, celle-ci apportée par un ouvrage récent : la haine de la nature ! Eh oui, la haine féroce contre tout ce qui ne suit pas une droite, tout ce qui n'est pas mis dans un tuyau, tout ce que l'homme n'a pas canalisé, redressé, anéanti en un mot.

De ces rages rentrées. C'est sinistre. C'est con. C'est méprisable. Et c'est quand même, quoique tu puisses penser, car les choses sont accomplies, la mort de la poésie.

Méditons. Et surtout espérons que le peu qui reste, minuscule, ne soit pas soumis aux mêmes règles, celles-ci, à n'en pas douter, profondément imbéciles.

A leur décharge, ils ne savaient pas. Et même, ils ne pouvaient pas savoir, puisque la nature, ils ignoraient même qu'elle ait pu exister !

P-S : on enrage, on se désespère et cela ne sert à rien, la bêtise humaine n'ayant pas de limites !



Lors des grandes eaux, le ruisseau de la Sagne mis sous terre depuis plus d'un siècle, saturé, retrouve en surface son ancien parcours. L'étendue d'eau ainsi recréée, détermine une toute petite zone de ce qui était autrefois l'étang de la Sagne, dont l'eau était utilisée pour faire mouvoir le moulin sous-jacent.

UN PETIT RUISSEAU

La Revue du dimanche. - 8 mai 1927

Le Haut-Jura n'est pas précisément riche en ruisseaux, grands et petits. On peut même parcourir toute la chaîne du Risoud, par exemple, sans observer la moindre goutte d'eau courante ou même stagnante. La porosité du terrain est telle que toute l'eau pluviale ou l'eau de fonte des neiges pénètre immédiatement et d'une manière totale dans le sol, sans qu'il n'en reste trace à la surface. Ce n'est qu'à une altitude inférieure et de préférence le long du versant oriental que l'on peut observer quelques petits ruisseaux coulant au fond de ravins plus ou moins encaissés qu'ils se sont creusés avec le temps. Alimentés par les eaux de surface ou de modestes sources, leur débit est en général très irrégulier et une bonne partie du temps, ils sont à sec. Ce ne sont pas de gais et jolis ruisseaux dont l'onde limpide murmure sa chanson entre des tapis de mousse ou des berges fleuries. Ah ! non ! Il s'agit bien plutôt de torrents encaissés dont le lit, formé de vasques plus ou moins profondes, séparées par des seuils inclinés et rocheux, se remplit à la première averse, charrie une eau trouble et limoneuse et tarit tantôt.

Il est des choses qui entrent si intimement dans notre vie et font partie de votre horizon familial à un point tel que l'on finit par les regarder comme sa propriété personnelle. L'alpiniste, par exemple, dira volontiers, *ma* montagne, en parlant de celle qui lui est chère entre toutes, qu'il voit et admire chaque jour. Ainsi, il y a sur ma route de chaque jour un certain petit ruisseau, qui, avec les années, m'est devenu très cher et dont je suis avec intérêt les caprices et les sautes d'humeur, ainsi que toutes choses qui l'encadrent et lui donnent une physionomie.

Ruisseau, mais fossé à l'origine, creusé par la main des hommes pour conduire vers le lac l'excès des eaux d'un marécage. Fossé au profil régulier d'abord, dis-je, mais que peu à peu, les caprices de l'eau courante et de la résistance du terrain ont transformé en un vrai ruisseau avec des bassins où l'eau stagne et baigne des pierres rondes et polies, des rapides où le flot s'écoule avec une grâce douce ou se précipite en cascades élégantes frangées d'écume.

Un ruisseau ainsi fait qui côtoie la route, quel jouet tentant pour l'enfant qui rentre de l'école

sans hâte. Solitaire est le paysage : ni maisons, ni passants ou si peu. Aussi, n'est-ce pas un plaisir sans mélange que de muser et de s'amuser le long d'une eau courante qui s'offre si gentiment. Le plus grand des bassins, une vasque d'un mètre carré de surface et de vingt centimètres de profondeur, attire plus que tout autre, l'écolier en mal de curiosité. Des tritons au ventre blanc s'y poursuivent au sein de l'eau claire. Avec quel intérêt on suit leurs évolutions et leur émoi quand subitement on jette une pierre dans le bassin pour troubler leur quiétude !

Et les rapides, gonflés par la dernière averse. D'un œil curieux et passionné, on suit l'eau qui coule, coule et va se perdre dans le bassin inférieur. On lui confie un brin de bois, une feuille tombée et l'on contemple l'objet entraîné par la violence du courant, tourné et retourné par les mille remous produits par la chute de l'élément liquide.

Moments délicieux pour l'enfant. Pour lui, plus rien n'existe au monde que ce joli ruisseau et les jeux qu'il lui demande. Après d'un tel compagnon, les heures passent comme minutes et soudain l'on s'aperçoit que la nuit vient, qu'il faut rentrer, bien souvent hélas, avec les pieds mouillés, car les bords du ruisseau sont **traîtres comme** tout : une pierre, une motte qui cède, un élan mal calculé et voilà un pied dans l'eau.

Autre jeu passionnant à l'excès : celui de la neige. Des pieds, le lit est barré avec de la neige. Retenue, l'eau s'accumule en arrière jusqu'à ce que, cédant sous la pression croissante, la digue fragile s'écroule subitement, tandis que ses débris sont entraînés avec violence par le courant. Oh ! les cris, les explosions de joie qui saluent le phénomène. Et la bande trépidante d'émotion recommence le jeu.

Et puis, il y a les boutheroues qui jalonnent la route le long du ruisseau, qu'il s'agit de franchir comme à saute-mouton et c'est à qui les réussira tous, à la montée comme à la descente, car il y en a des grands et des petits, des droits et des penchés, quoi toute l'échelle dans les difficultés.

Le petit ruisseau ! Que de souvenirs d'enfance il évoque jour après jour dans mon esprit ! Avec l'âge, ces souvenirs se précisent toujours davantage, s'idéalisent en quelque sorte et c'est d'un œil attendri que je contemple les enfants

d'aujourd'hui occupés aux mêmes jeux auprès du même ruisseau.

Pour des esprits chagrins, des enfants ainsi occupés ne jouent pas, ils polissent, se mouillent ou se salissent les pieds. Mais prenons-y garde, l'enfant ne se passionne pas pour des jouets tout montés. Il les admire et s'en amuse bien un moment, mais il ne tarde pas à s'en lasser. Tandis que si vous le laissez préparer et construire lui-même ses jouets, qu'il puisse les commander à sa volonté et s'en servir pour répéter ou imiter des phénomènes ou des mouvements dont il est souvent le témoin et qui retiennent son attention, alors il prend un plaisir extrême et s'amuse prodigieusement. Qu'importe s'il se mouille ou se salisse, plus ou moins, puisque à ce moment-là, il est lui-même, l'intelligence tout absorbée par des choses en rapport avec son âge. N'est-il pas préférable que des enfants jouent de la sorte, plutôt que de se conduire perpétuellement en enfants très bien élevés, vivant dans la société de grandes personnes dont ils s'emparent des gestes, des paroles pour devenir bientôt de petites grandes personnes insupportables. Au moins, ceux qui volontiers prennent leur plaisir à tirer parti, pour leur agrément, des mille distractions qu'offre une eau courante, ceux-là sont des enfants. Et il n'y en a que trop maintenant de ces enfants qui n'en sont pas.

Quant à moi, les années ont passé et je considère le ruisseau sous un autre angle que les enfants que j'aperçois jouer le long de son cours. Je pense aux milliers d'années que l'eau a employés pour creuser le ravin dans lequel il coule et surtout je contemple avec un intérêt toujours renouvelé, les végétations diverses qui, d'une neige à l'autre, se succèdent le long de ses rives ou dans son lit. Très tôt au printemps, de gros populages prennent possession des places herbeuses. Grassément nourries, les tiges produisent des feuilles géantes d'un beau vert luisant et ces fleurs d'un or foncé et gras, que l'on n'admire guère parce que l'on prétend qu'elles sont vulgaires. Pourquoi vulgaires ? – N'ont-elles pas la couleur, l'éclat, l'exubérance, tout ce qu'il faut pour réaliser de la beauté ! Viennent les cardamines, celle des ruisseaux, à fleurs blanches, qui contrairement à sa sœur, la cardamine des prés, tient absolument à avoir les pieds dans l'eau. Et ces petites fleurs, on les aime non seulement pour leur grâce modeste, mais parce qu'elles sont de sûres annonciatrices du printemps. Quand elles sont là, l'hiver est décidément mis à la porte. Et il faut être de la montagne pour comprendre toute la signification de l'expression : en avoir fini avec l'hiver, avec la

neige qui volontiers recouvre le sol pendant cinq mois consécutifs.

Que d'herbes dans le lit du ruisseau, de graminées, de fenasses à la figure menue, mais aux tiges robustes, qui plient et se couchent dès que le courant accentue son emprise, mais ne rompent pas et se redressent, le danger passé. Ces graminées, on n'insistera jamais assez sur la fonction qu'elles remplissent le long des rives d'un courant d'eau capricieux. Grâce à leurs racines et à leurs tiges solidement établies dans le sol, elles le contiennent et s'opposent à son entraînement par la fougue de l'eau.

Avec l'été apparaissent les reines des prés, ces plantes de fière allure, couronnées de fleurs de la plus fine structure, mais d'un parfum franchement désagréable. À cet instant, l'heure de la fenaison a sonné et tantôt le foin odorant des prés bordant le ruisseau, tombera sous la faux. Et c'est un événement dont l'importance n'est pas seulement économique, mais singulièrement suggestive, car les foins rentrés, ce sont les jours qui raccourcissent, l'automne qui s'annonce et laisse deviner l'hiver à sa suite.

Qui dira la rusticité et la lente croissance de l'aubépine ! Quelque part un buisson d'aubépine se penche sur le ruisseau. À mes yeux, il semble là depuis toujours et dans sa taille et son aspect, c'est la constance personnifiée. D'année en année, c'est la même tige rugueuse, les mêmes rameaux immuables dans leurs dimensions. Chaque automne, ces rameaux se couvrent de ces petites baies rouges, appelées « poires à bon Dieu » ; les oiseaux les mangent ; l'an d'après, d'autres les remplacent. Ainsi, mon aubépine vit, toujours semblable à elle-même sans que le temps paraisse la marquer de son empreinte.

Non loin, couronnant une modeste éminence rocheuse, on voit un vieux pommier sauvage à la silhouette délicieusement pittoresque et qui tout vétuste et sauvage qu'il est, produit des pommes grosses comme des marrons et d'une saveur telle que les enfants de ce pays, si peu difficiles en fait de fruits, n'essaient pas même d'y mordre.

On aurait pu le couper, ce vieux et rustique pommier, ainsi que l'aubépine, son voisin, en prétextant leur improductivité et la place inutile qu'ils occupent sur le sol. On ne l'a pas fait, aussi félicitons-en le propriétaire du fonds ! Trop de terriens vous ont de ces gestes brutaux vis-à-vis d'inoffensifs végétaux qui exigent si peu du sol. Leur reprochent-ils d'occuper de la place inutilement ? Peut-être ! Ou dans leur geste d'ablation, estiment-ils, que les victimes, il y a trop longtemps qu'on les voit et que l'heure est venue pour elles de disparaître ? Quoi qu'il en soit, il est

des gens que ces suppressions, sans profit pour personne, affligent grandement. Un buisson, un arbre isolé dans la campagne, c'est un élément décoratif d'un modèle point banal ; c'est une chose à laquelle on s'attache, d'autant plus qu'on la voit chaque jour. Son image s'incruste dans vos yeux et on ne conçoit pas le paysage hors de sa présence. Disparue, ce dernier demeure incomplet et devant le vide qui s'est fait, le regard s'attriste et songe. O sentiment, que de gens railent ceux dans le cœur de qui tu habites ! Laisser dire et continuer à cultiver la petite fleur dont respirer le délicat parfum est la plus douce des jouissances. Telle est la philosophie applicable en la situation.

Si calme, Si débonnaire d'habitude, mon petit ruisseau prend volontiers de violentes colères, ainsi à la suite d'un gros orage ou à la fonte des neiges. Alors ce n'est plus un gentil filet d'eau, mais un torrent dévastateur dont le flot terriblement grossi s'écoule avec une fureur sauvage et n'hésite pas à démolir la route sa voisine.

Les dommages, l'administration s'est empressée chaque fois de les réparer avec diligence, mais elle s'est préoccupée également de les prévenir en opposant aux efforts de l'eau en mal de dévastation, un solide rempart en maçonnerie, édifié le long de la rive bordant la route. Qui voudrait la

blâmer ? Disparu le profil gentiment irrégulier du ruisseau, anéanti les bassins où l'onde prenait du loisir avant de s'en aller plus loin ! Le tout a fait place à un chenal uniforme, sans grâce ni fantaisie. Ainsi le veut la nécessité ! L'œuvre n'est encore que partielle mais elle s'allonge graduellement : un jour elle sera achevée et le ruisseau ne sera plus qu'une banale eau canalisée !

On ne fréquente pas longtemps, longtemps une chose, un site sans s'imprégner pour ainsi dire de son essence, sans que son image ne se grave profondément dans l'esprit. Aussi, toujours, l'aurai-je présente devant les yeux, l'image du petit ruisseau de mon enfance et les plaisirs divers qu'il me valut à moi et à mes camarades disparus ou dispersés dans le vaste monde.

Enregistrer les paysages, consciemment ou non, accumuler des impressions et plus tard revoir avec les yeux de l'esprit, se souvenir, revivre des événements lointains, n'est-ce pas là un des beaux côtés de la vie ? Ainsi armé, on ne redoute ni la solitude, ni la vieillesse !

Sam. AUBERT.

(Tous droits réservés)